

# La mesure des possibles

## Conversation entre Jeanne Tara, Bertille Laguet et Espace 3353

*Bertille Laguet est designeuse diplômée de l'ECAL et forgeronne d'art. Depuis 2015, elle travaille à "La Forge" de Chexbres, qu'elle a repris à son compte en 2020.  
[www.bertillelaguet.ch](http://www.bertillelaguet.ch)*

**Bertille, le travail de la forge est très ancien, voire ancestral, et il appelle à beaucoup d'imaginaires et d'images. Est-ce que tu pourrais nous raconter ce que c'est la forge, ton métier de forgeronne et comment tu te positionnes, aussi en tant que *designer*, au sein de ce métier-là ?**

Bertille Laguet : Peut-être que ma réponse sera très différente de quelqu'un qui fait ce métier dans un autre état d'esprit, parce que j'ai l'impression que je vois les choses d'une manière un peu différente. Bien que j'aie rarement parlé de mes convictions profondes avec d'autres forgerons, je pense qu'ils sont un peu moins dans le dialogue et dans le ressenti.

Pour moi, la forge c'est un peu comme la naissance de l'écriture ou la maîtrise du feu. Il y a quelque chose qui est comme à la base de l'humanité. J'ai un peu cette idée que si on perdait la forge, on perdrait un peu notre humanité en fait. Et il y a un peu cette fascination du feu qui est toujours dangereux, qui n'est jamais vraiment domptable, mais avec lequel on travaille parfois sans plus y penser. Ça je ne crois pas que cela disparaisse, même avec plusieurs années de pratique. C'est très important pour moi dans le travail, cette relation au feu et à une matière qui est vraiment vivante. Pour moi le métal a vraiment une espèce d'âme, on ne sait jamais vraiment ce qui va se passer, ce n'est jamais tout sous contrôle. Il y a un dialogue avec la matière que j'aime beaucoup. Un rapport au corps, aux sens, au rythme et à la matière.

Quand on travaille la forge, on est sensées travailler dans un environnement sombre, parce que l'on connaît la température du métal par sa couleur. Donc je crois que le corps et les ressentis prennent le relais sur choses rationnelles ou scientifiques. On sent quand le métal est à la bonne température. On travaille avec la couleur du métal, le son, le geste. C'est assez difficile à décrire en fait, parce que ce sont beaucoup des ressentis. Même quand j'essaie de transmettre des choses à Jeanne, c'est difficile de mettre des mots sur cette sensation à transmettre. Moi, j'ai beaucoup appris en volant les gestes, en regardant, en analysant et en essayant de les reproduire. Je crois que c'est pour ça que ça marche bien avec Jeanne. Il y a ce rapport au corps qui est vraiment important dans l'apprentissage.

Après, évidemment, il y a tout l'imaginaire un peu science-fiction médiévale, mais c'est un univers qui ne me parle ou ne m'attire pas tellement. C'est presque étrange de se retrouver projetée dans ce monde qui a une identité hyper forte, parce que les gens, quand je leur parle de mon travail, ils me voient en mode Seigneur des Anneaux, en train de forger des épées. Et à l'atelier il y a quand même un peu de ça. Mais pour moi, c'est tout autre chose, une toute autre image, un tout autre imaginaire.

**Jeanne, tu as décidé d'apprendre un travail et des gestes pour les intégrer à ta pratique artistique, plutôt que de faire le choix de faire réaliser tes pièces par quelqu'un. Est-ce que tu pourrais raconter ce choix et cet intérêt à développer un savoir-faire ?**

Jeanne Tara: Ça fait plusieurs années que j'ai un intérêt grandissant pour le travail du métal, qui se précise et qui évolue. J'ai été confrontée plusieurs fois à ce besoin de faire appel à des professionnels pour déléguer la réalisation de mes pièces. Et bien que cela soit quelque chose qui se fait souvent, il y a une nécessité pour moi d'approcher mes pièces par un processus physique dans la réalisation, une implication de mon corps là-dedans. J'y vois un lien avec le fait que j'ai fait de la danse pendant longtemps.

Réaliser une pièce c'est aussi le temps d'approcher un savoir-faire. Pour moi, au final, la pièce est uniquement la finalité, et tout le processus, c'est ça qui fait partie de ma pratique. Je me sentais assez limitée dans ces rapports avec des professionnels, j'essayais tout le temps de me glisser dans la réalisation, j'étais là et je faisais un peu les « petites mains ». En 2021, j'ai obtenu une bourse de recherche artistique sans finalité de production. Dans nos pratiques, c'est assez rare d'avoir du temps et des moyens qui sont accordés pour vraiment faire de la recherche. J'ai profité de ça pour pouvoir me former au travail du métal et c'est à ce moment-là que j'ai découvert le travail de Bertille. J'ai été très intéressée par son approche de designeuse et je lui ai écrit en expliquant ma démarche et que j'avais envie de pouvoir la rencontrer. Je suis venue pour une journée d'observation et petit-à-petit je suis venue à la forge d'abord un jour toutes les trois semaines, puis un jour toutes les deux semaines, puis un jour par semaine.

Pour moi cette réflexion sur l'artisanat, sur le corps impliqué dans la pratique, s'est aussi rythmée de beaucoup de discussions et d'échanges avec Bertille, qui me nourrissent tout autant que l'apprentissage concret. Il y a quelque chose de l'ordre du pédagogique dans cette transmission de savoir-faire.

Comme le disais Bertille, c'est un savoir qui passe par le corps et peut-être sans se le dire, cela nous a demandé d'adapter la manière de travailler. Parce qu'en effet, il y a des choses qu'elle ne peut pas me transmettre par des explications, ou par quelque chose que l'on projetterait de manière théorique. Dans la pratique, l'apprentissage s'accompagne d'explications, de corrections, mais aussi de temps où je suis seule, que je passe à répéter des gestes pour que cela rentre dans le corps.

Pour cette exposition, je montre des pièces en forge et pour moi ces pièces elles sont vraiment un prétexte à l'apprentissage. Et j'ai dû accepter dans ce processus de production de penser des pièces qui seraient à la mesure de mon corps et de les aimer parce qu'elles portent mes coups de marteau qui sont mal mis. Elles portent ce début d'apprentissage et ce processus. Et c'est aussi ça que je montre et que je donne à voir, c'est cette fragilité et cette sensibilité-là.

**Pour toutes les deux, le geste, la danse et le corps semblent centraux. Finalement, quand vous parlez de la forge, vous parlez plutôt du corps que du métal. Est-ce que vous pourriez expliquer en quoi le corps interagit avec le matériau et en quoi c'est indispensable de penser son corps dans ce travail ?**

Bertille Laguet: Le premier jour où Jeanne est venue en observation, ce qui m'a beaucoup touchée, qui m'a beaucoup marquée, c'est à quel point elle était mon fantôme, ou mon ombre, toute la journée. À être vraiment derrière moi, à essayer de copier mes gestes pendant que je travaillais.

Il y avait quelque chose d'assez fort, qui me rappelais quand j'ai fait mes premiers pas à la forge et que je trouve essentiel. Ça m'a beaucoup touchée et je pense que c'est assez juste comme approche. En tout cas, j'ai l'impression que c'est possible, parce qu'après quand elle s'est mise à faire ses pièces, il y a déjà beaucoup de choses qui étaient en place. Sans avoir rien dit. Je trouve ça assez beau que ce soit une intelligence du corps, une espèce de fulgurance.

Jeanne Tara: Oui pour moi c'est vraiment par-là que cela commence. Parfois, Bertille ne me regarde même pas mais me corrige avec le son que mon marteau fait sur l'enclume, parce qu'elle sait si je tape juste ou faux, selon le son. Toute cette partie corporelle, que j'expérimente d'habitude seule dans ma pratique, c'est quelque chose que je mets peu sur le devant de mon travail, mais c'est une partie qui est vraiment essentielle. Et là c'est l'une des premières fois dans un processus d'apprentissage lié à ma pratique visuelle que je vis ce rapport au corps dans l'échange. C'est vraiment cet échange physique, de résonance et de mimétisme, qui pour moi, est à la base de tout apprentissage, que ce soit du langage, de la marche ou de la danse. Et donc c'est revenu de manière assez intuitive, de tout de suite la suivre, comme une espèce de pas de danse.

Bertille Laguet: Pour moi il y a eu un contraste très fort lors de mon arrivée à la forge. En tant que *designer*, on est derrière un écran, on change de matériaux et de méthode de production à chaque projet, tout n'est que suppositions, on ne peut rien essayer ou tester. Découvrir l'univers de la forge cela m'a fait prendre conscience que le corps pouvait être présent. Et en même temps, j'ai aussi commencé la danse, ce qui a eu un impact assez fort, quelque chose comme «oui tu as un corps». Je ne l'avais jamais utilisé en fait. Du coup, dans mon travail, il y a cette espèce de fascination, de me dire qu'en fait je peux laisser mon corps autonome, que je peux lâcher prise et faire lui confiance. J'ai appris que le corps est capable de faire presque exactement deux fois la même pièce, parce qu'il a mémorisé une sensation, une force, un geste. Et on sait que ce n'est pas contrôlable rationnellement, ce que je trouve assez beau.

**Ce qui est très beau dans la manière dont vous racontez votre collaboration et votre travail, c'est vous utilisez des termes qui ne sont *a priori* pas liés à un travail manuel comme celui de la forge. Il y a tout un lexique du mouvement, de la danse, du duo, une espèce de pas-de-deux. Jeanne devient ton ombre Bertille, presque dans une dynamique de jeu.**

**Par ailleurs, quand vous racontez le travail, il est ancré dans le sensoriel, dans quelque chose de l'ordre de l'intuition, du mimétisme, du presque inconscient. Pourtant c'est un travail par le feu. C'est intéressant de voir comment ces mouvements et actions instinctifs sont appliqués à une matière et un travail qui n'appellent pas forcément à ces notions. Cela nous amène à comprendre que c'est finalement votre corps qui devient l'outil.**

**Peut-être qu'il convient de rappeler que dans le travail de la forge, avant de pouvoir forger une pièce, il faut forger l'outil qui permettra de faire la pièce. Là, en vous entendant sur cette question des sens, de l'intuition, de la danse, on se rend compte qu'en fait, avant-même d'envisager de faire l'outil pour faire la pièce, comme l'outil c'est ton corps, et bien tu dois forger ton corps.**

Jeanne Tara: C'est vraiment comme ça que je le vois. Comme je suis vraiment au tout début du travail, je vois mon corps qui change avec l'apprentissage, je vois ma masse musculaire qui évolue, je vois mes

limites. Je me souviens des premiers jours où je suis venue à la forge et où on a fait le travail du feu, au début c'est assez désespérant de voir son incapacité physique. Mais je pense que ça fait partie de l'apprentissage que d'apprendre à la surmonter. En tout cas c'est comme ça que je le vis. D'une fois à l'autre, d'un coup, on comprend que le corps a appris sans qu'on ait une maîtrise dessus. Et Bertille le dit souvent, il faut toujours répéter et au bout d'un moment, le corps aura intégré. C'est un processus de compréhension par l'intérieur. Et ça je le vis. Je vois mon corps qui change et mon corps qui apprend et qui me surprend. On peut tenir le marteau ou la meuleuse trois jours pas correctement, et puis tout d'un coup ça marche.

Bertille Laguet: Oui je crois que ce n'est pas trop explicable. C'est ça qui est parfois un peu difficile et désespérant. Il faut vraiment être tenace. Je trouve aussi que ce qui est hyper important dans tout ce processus, c'est que cela nécessite vraiment beaucoup de temps. Ça demande de faire l'effort de forger son corps, puis son outil, puis la pièce. Il y a beaucoup de projets où finalement, faire la pièce, c'est ridicule en terme de temps, par rapport à tout ce qu'il faut investir avant. Et en plus, probablement que la pièce ne sera jamais reproduite une deuxième fois. Oui pour moi, ça fait vraiment du sens. Et des fois ce sont des pièces que l'on fait à deux, donc il y a aussi une coordination des mouvements à deux corps qui demande de comprendre l'autre et d'avoir cette communication non verbale. Pour moi ce qui est vibrant dans ce métier, c'est qu'il faut apprivoiser, essayer, et accepter la frustration. Des fois, on jette tout ce qu'on a fait durant la journée et on refait la même chose le lendemain. Et demain peut-être que le corps est prêt. Donc il y a cette espèce de résignation qu'il faut avoir. Ce qui est assez difficile dans le monde actuel.

**Cette forme d'anachronisme est très présente dans le projet de Jeanne dans l'Espace 3353. Un anachronisme entre ce matériau et cette manière de faire à la forge, aujourd'hui en 2022, dans un monde toujours plus technologique et toujours plus accéléré. Est-ce que pour vous ces réflexions sur le savoir-faire, sur la fabrication des outils avant celle des objets, peuvent être lues dans une optique de décroissance ?**

Bertille Laguet: Pour moi c'est très fort et c'est une des raisons pour lesquelles je n'ai pas hésité une seconde à changer de pratique. Dans le design, il faut produire des millions d'objets pour gagner sa vie. En fait, le *designer* gagne 3% du prix de fabrication, qui est souvent divisé par dix du prix de vente. Du coup, le nombre d'objets que tu dois vendre si tu gagnes 0,30 centimes par chaise implique un processus de réelle surproduction et de surconsommation. Donc en tant que designeuse, c'était vraiment très difficile à vivre par rapport à mes convictions personnelles. En arrivant à la forge, j'ai pu gérer tout le processus. Cela commence par rencontrer le client et être dans une logique d'écoute et d'attention à la personne. En fait, je suis une créatrice, mais je ne travaille pas pour la masse et je n'essaye pas de répondre à la plus grande partie de la population. J'essaye d'être à l'écoute d'une personne, qui va avoir un besoin très spécifique. Aussi parce que ce sont des objets qui peuvent durer plus de 200 ans. Donc ce temps de fabrication et de réflexion, celui de former son corps, l'outil, la matière, cela fait du sens de le prendre pour des objets qui vont rester. Probablement que cela va être des objets qui vont avoir une âme assez forte. Ce sont des objets qui seront probablement transmis, qui vont durer et avoir une histoire.

À la forge je fais aussi attention aux matières premières. C'est difficile pour le métal, mais je me procure du charbon local. Pour moi ça a une

grande importance. C'est un engagement personnel, écologique, local et de produire moins. En ce sens, ce qui ma étonnée en passant du design à l'artisanat, c'est que en étant *designer*, on fait peut-être quatre objets dans l'année, parce qu'il y a beaucoup d'allers-retours entre la production et la conception, mais ce sont quatre objets qui sont produits à beaucoup d'exemplaires. À la forge, c'est totalement le contraire. En deux jours, il y a une table qui peut être faite, mais c'est une seule table, pour une seule personne. Je trouve intéressant que l'objet à la forge soit fait plus lentement, mais finalement plus vite.

**Jeanne, l'exposition transpose en quelque sorte cette idée d'une société ralentie, qui intégrerait ces réflexions de décroissance. Est-ce que cette question de double-temporalité et de double manière de fabriquer la ville est quelque chose qui est apparu à partir de ce travail à la forge ?**

Jeanne Tara: Je dirais plus que c'est de l'ordre de l'instinct. Dans ma pratique, ce sont plutôt des choses formelles qui sont à la base du processus et ensuite il y a des choses qui émergent, qui me travaillent et qui me font prendre une direction. Pour cette recherche c'est vraiment en creusant dans le côté plus théorique, en faisant de la recherche documentaire historique que cela m'a amenée à des pistes de réflexion. Mais ce sont des questions qui étaient déjà assez présentes dans mon travail sur l'environnement urbain et sur la présence des corps. Aborder la forge c'était un peu une suite logique, mais c'est arrivé instinctivement. Ensuite, le travail à la forge, les discussions avec Bertille, le savoir-faire et les connaissances que ça m'a apporté, cela a mis des mots sur ces intuitions. Maintenant que j'ai commencé ce travail d'apprentissage, les objets en fer forgé qui sont présents dans l'espace urbain et qui attiraient déjà mon attention avant, je les vois aussi et surtout en terme des fantômes qu'il y a derrière. Combien de personnes ont été impliquées dans leur réalisation, quel temps de travail, quel argent. Je dirai que cela a vraiment permis de retourner mon regard.

**Finalement, Bertille est-ce que pour toi cet artisanat et ce travail à une petite échelle peut être entendu comme une forme de résistance ?**

Bertille Laguet: Oui, pour moi c'est une question de convictions. Quand des gens viennent à la forge pour réparer quelque chose, le prix paraît exorbitant, puisque probablement iels ont acheté cet objet deux fois moins cher que la réparation. Donc dans notre atelier, il y a un vrai engagement de se dire que si c'est pour réparer, on adapte le prix, comme une forme d'encouragement. On communique clairement aux gens le coût réel, car le but est de parler de la valeur des choses. On explique que cela a un prix, mais qu'on est capables de s'en occuper, un peu comme un hôpital des objets. Ce sont des convictions personnelles, comme une forme d'activisme au quotidien.

Par ailleurs, je pense qu'il y a un rôle très social de l'artisan parce que c'est aussi un lieu où tu te déplaces, où il y a une possibilité de discuter. Il y a quelque chose de l'ordre du service à la population. Finalement c'est ce que je disais au début, c'est cette rencontre avec les personnes et ce lien humain. Pour moi, c'est un tout, avec le feu, l'humanité, le rapport, le contact aussi.